

Extrait du livre

Le testament belge

Luc Dellisse

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Luc Dellisse

LE TESTAMENT BELGE

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSESE »

Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide
de la Communauté Française de Belgique.

Illustration de couverture : © Marie-Françoise Plissart
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2008.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

« Allez-y voir vous-même,
si vous ne voulez pas me croire »

Lautréamont,
Les Chants de Maldoror

Avertissement

Près de dix ans se sont écoulés depuis les faits rapportés dans ce livre. Le sentiment de péril s'est peu à peu éloigné. J'ai tenté d'oublier que j'avais été, dans un autre pays et dans une autre vie, ce chargé de missions souterraines, au service de maîtres dont je ne comprenais pas la logique. Je suis passé à d'autres exercices. J'ai cessé d'explorer par moi-même les territoires de l'aventure. La fiction a repris ses droits.

Je n'ai pas gardé un silence complet sur cette époque. Parfois, une scène, un voyage, un épisode, constituaient une tentation trop forte pour un écrivain. Ainsi des extraits de ce livre ont paru çà et là, au hasard des revues et de l'édition. Mais ils ne laissaient entrevoir qu'une faible partie de l'intrigue entière – et n'effleuraient même pas son dossier central.

Il faut dire que je me faisais une haute idée du devoir de réserve – non pas celui d'un ex-agent vis-à-vis des secrets d'État qu'il a pu connaître : celui d'un homme qui ayant quitté pour toujours son pays d'origine, ne souhaite pas l'accabler. Et puis, je pouvais encore imaginer que la Belgique avait un avenir devant elle. Dix ans plus tard, cette hypothèse s'est transformée en utopie.

Il me reste à vider mes poches, à renvoyer les clés. Si je détiens, sur ma terre natale, quelques bribes de vérité crépusculaire, je n'ai pas le droit de les garder pour moi. Et un roman, qui est l'art des solutions imaginaires, peut sans doute, plus vite que l'histoire ou le journalisme, faire toute la lumière, même sur ce qui a été conçu pour être caché.

J'aimais l'existence légère, et le tragique réduit à rien, en attendant la mort, le plus tard possible. Je vivais dans un pays qui prenait tout au sérieux, qui n'avait pas eu de XVIII^e siècle, qui confondait la légèreté avec la sécheresse de cœur.

Entre ce pays et moi, aucune tendresse n'était possible. Je me changeais en passe-muraille, vingt fois par jour, pour le traverser comme un mur de fumée. De son côté, il veillait à ce que je ne possède rien, que je ne sois rien, que mon nom soit silence. Tout cela sans affres et même dans un certain confort. Nous vivions ainsi une paix séparée, qui n'empêchait pas, de temps à autre, les coups droits.

Ce pays s'appelait la Belgique ; c'était un royaume ; il pratiquait la paix sociale et l'indifférence civique ; en ce sens, il n'était pas trop difficile d'y survivre et de vaquer à ses fins dernières ; à condition d'être sans espoir.

Pour survivre il fallait quand même un peu d'argent et un peu de chaleur humaine, bon an, mal an. Je m'y attachais avec obstination. Les résultats étaient intermittents. Je n'existais dans les yeux de personne. Sans le pacte secret qui se noue parfois, la nuit, entre une femme et un homme, j'aurais été un paria. Peut-être même n'aurais-je pas eu de corps. Mon esprit aurait fini par exploser en plein vol.

Tout cela durait depuis quarante ans. Ma vie au jour le jour, dans l'invisibilité, ne m'assurait que le strict minimum vital. J'étais conscient de n'avoir aucune place dans la société. Je me réfugiais dans l'éternité, raturant sur mes

genoux des fragments de poèmes qui paraissaient de loin en loin dans des revues plus obscures que la mort. Je m'en tirais par accident, sans jamais exercer de profession précise. Vivant entre trois ou quatre villes, j'étais de passage dans chacune d'elles et citoyen nulle part.

La plupart du temps, je connaissais un dénuement matériel complet. Mais plus que les vêtements râpés, que le froid la nuit dans de mauvaises chambres, que les reins cassés par les ressorts du sommier, et les femmes qu'on perd parce qu'on n'a jamais de quoi leur offrir un verre, il y avait le sentiment d'être de trop, toujours.

Il y avait l'éternel mépris dans le regard des autres pour le bateleur que j'étais. On ne peut pas toujours obtenir le gîte, le couvert, la couche nuptiale en parlant de Balzac ou de Wittgenstein. Le moment vient où il faut payer cash.

Parfois j'aurais donné ma main droite pour avoir un métier honorable, une profession sur une carte de visite : il est vrai que je suis gaucher.

J'avais compris depuis longtemps que les emplois intéressants ne se sollicitent pas : ils doivent venir d'eux-mêmes. Impatiemment j'attendais. Aussitôt qu'une offre survenait, je disais oui. Au début je faisais monts et merveilles. Ça ne durait jamais longtemps. À peine mon employeur avait-il prononcé la phrase : *Je crois que j'ai trouvé l'oiseau rare*, qu'il commençait à déchanter. Entre son dernier alléluia et ses premières malédictions, il se passait rarement plus d'un hiver. Au printemps j'avais vidé les tiroirs de mon bureau et retrouvé mes altitudes sans chauffage, les toilettes sur le palier.

Tant que j'ai tenté d'accomplir le genre de travail inventé par les autres, j'ai échoué lamentablement. J'étais à l'aise

avec les chiffres et avec les lettres, je savais parler aux secrétaires, aux directrices d'école et aux industriels. J'étais capable de prendre des initiatives sans chercher à prendre le pouvoir. Mais tout cela ne servait à rien. Il y avait une sorte de préavis dans mon regard ou dans mon style, ou peut-être dans la coupe de mon imperméable (car durant toutes ces années où j'essayais de m'en sortir, il n'a pas arrêté de pleuvoir, en sorte que pas une fois, je n'ai pénétré dans un de mes éphémères bureaux sans m'ébrouer comme un chien mouillé).

Il fallait tenir, dans les intervalles entre deux emplois saisonniers. J'ai vécu d'expédients. Ce mot fait penser aux trafics d'armes, aux parties de poker nocturnes avec des malfrats, aux week-ends à La Baule avec des veuves quinquagénaires, tous frais payés. Je n'ai rien fait d'aussi acrobatique. Mais j'ai dépanné pour une campagne Heineken un directeur d'agence de pub que son associé venait de lâcher en plein rush ; j'ai organisé au pied levé un colloque à Valenciennes sur la littérature de jeunesse ; j'ai écrit le roman policier d'un avocat – il avait moins besoin de reconnaissance littéraire que d'un alibi ; pendant qu'il était censé s'isoler dans les Ardennes pour écrire son livre, il était à Londres avec une petite stagiaire.

Un soir, à Bruxelles, j'ai persuadé un haut fonctionnaire européen de nationalité grecque, directeur de la DG 18, que l'image de l'Europe se jouait à terme en Amérique du Sud, et je lui ai vendu, clé en main, le principe de douze « stands-diapos » que la main d'œuvre locale a montés et démontés des mois durant entre Santiago et Caracas.

La tournure de mon esprit, jointe au malheur du temps, me portait aux solutions de fortune. Pour vivre sans tra-

vaille et sans sombrer non plus dans la délinquance, il faut des ressorts de stratégie. Je les découvrais en moi, sous une couche de paresse.

La nuit quand je me réveillais, pris d'angoisse à cause de ma facture de gaz ou de mes chaussures trouées, je cherchais une solution désespérée et soudain elle surgissait : « Demain, tu iras trouver le directeur de la galerie Cartoon et tu lui proposeras un concours de caricatures des coureurs du Tour de France. Demain, tu passeras au théâtre de Richard Louis, que tu vas convaincre d'organiser des résidences d'artistes aux Aliscamps. Demain, tu vas voir ton ancien beau-frère, l'agent immobilier, et tu lui vends un nouveau concept : les locations de vacances annuelles. » Je me fais violence pour inventer ces exemples imaginaires. Ceux qui ont vraiment eu lieu sont encore dans toutes les mémoires. Mais j'ai juré à l'époque de ne pas révéler que j'en étais le véritable auteur ; ce ne serait pas bien.

Ainsi j'ai quelquefois réussi de beaux coups, quand je n'avais pas le choix et quand mon travail était improbable et discret. Mais ces victoires ont été de courte durée. Mes royaumes étaient de verre et mes fonctions occultes duraient ce que durent les sorbets citron.

Je voyais bien que je tournais en rond, que toutes mes pistes s'échouaient dans les sables. J'entrevois déjà à l'horizon, avec la fin de ma jeunesse, la fin de mes faibles forces. Je me durcissais en prévision du choc.

C'est alors que j'ai fait la connaissance de Montalban.

Personne n'est jamais complètement dépourvu d'ami, et j'en avais un qui avait réussi dans la politique. Malgré mon indignité, il n'avait pas perdu tout à fait confiance en moi. Il m'envoyait de temps à autre une longue lettre pour me conseiller d'écrire enfin un vrai roman. Il aurait bien aimé me donner un coup de pouce : mes poèmes hermétiques et mon air un peu autiste n'offraient aucune prise à sa générosité.

À la fin de juin 1997, vers dix heures du soir, il m'a appelé pour me demander un service. Lui-même m'en avait rendu quelquefois et j'étais heureux de cette occasion de lui être utile à mon tour. Du reste, le service demandé était si facile que je soupçonnais Jean-Pierre Carrol d'avoir inventé un subterfuge pour me marquer, une fois de plus, son amitié.

Il s'agissait de partir avec lui en Provence, au grand festival d'été où devaient se tenir les assises culturelles communes de tous les partis radicaux d'Europe – tous ceux qui restaient.

Chaque délégation se faisait accompagner d'un ou deux hommes de plume ou de pinceau, capables de parler d'art par expérience directe. Je ne répondais pas à ce critère du point de vue de Jean-Pierre Carrol, qui trouvait que les poèmes hermétiques sont plus proches de la psychanalyse que de la création. Mais il appréciait chez moi une certaine aisance à attraper au bond les balles qui pouvaient m'être lancées. La rapidité était mon fonds de commerce. Je ne réagissais pas toujours à merveille – mais vite en tout cas.

Jean-Pierre tenait à m'avoir avec lui « comme observateur » – sans doute pour que je puisse témoigner un jour

devant un tribunal du peuple qu'il ne s'était jamais soucié que du bien public.

Le cahier des charges de mon séjour n'était pas très contraignant. Je participerais à la gauche de Jean-Pierre Carrol à des réunions de pure forme. L'essentiel était d'être toujours souriant et de ne se laisser choquer par rien. Ma capacité à suivre en même temps trois ou quatre conversations me rendait service. Elle me permettait de compter mentalement les points. Le soir avant le dîner je rejoignais Jean-Pierre Carrol dans sa chambre et pendant qu'il nouait sa cravate, je lui disais qui avait gagné.

Au bout d'une semaine, j'étais rodé. J'avais mal aux maxillaires à force de sourire en permanence, mais pour le reste, tout allait bien. Je considérais comme un repos forcé (un peu ankylosant pour les jambes) les soirs où nous allions au théâtre voir les productions allemandes ou polonaises. Je n'ai jamais été un Européen convaincu, mais quand des gens marmonnent dans une langue que j'ignore, je dors assez bien, les yeux ouverts.

Le second vendredi, à la nuit tombante, il n'y avait pas de spectacle, pas de débats polyglottes. J'ai rejoint Jean-Pierre Carrol dans les jardins du Vernet où nous devions dîner simplement à trois. Le troisième homme était déjà arrivé.

Carrol et son compagnon étaient tellement absorbés par la conversation qu'ils ne songeaient pas à étudier la carte. Ils m'ont laissé prendre tous les risques. J'affrontais seul le regard méprisant d'un sommelier froid comme un iguane. Je m'enfonçais dans une terra incognita de plats modernes et de vins méconnus. Il y a eu quelques surprises dans les assiettes ou dans les verres. Mais les deux autres ne voyaient rien de ce qui les entourait.

Ils avaient vraiment beaucoup à se dire. Ils habitaient dans la même ville, nageaient dans les mêmes eaux. Mais obligés de multiplier les réunions, les meetings, les présidences de conseil d'administration, ils n'avaient presque jamais l'occasion de se voir. Ils se rattrapaient en profitant de cette rencontre estivale – ils confrontaient leurs points de vue. Je les observais dans le clair-obscur : les photophores étaient à trois pas pour canaliser les moustiques.

Je n'étais assis à la table des grands que parce que Jean-Pierre Carrol avait pris l'habitude de m'avoir à côté de lui, sans raison précise. Il se sentait responsable de moi. C'était l'été suprême de notre amitié. Par la suite il n'y aurait plus jamais entre nous ce climat de confiance presque euphorique.

Son interlocuteur avait la tête d'un proconsul romain idéalisé par le bronze, ou d'un Médicis de la haute époque – une tête de grand homme. Ses yeux à fleur de tête, sa chevelure annelée, son nez en bec de faucon, ses hautes pommettes dans un visage large et rose qui chez un autre que lui aurait paru trop massif, lui donnaient l'air impérial. Il portait sur son grand corps un peu empâté un costume convenablement fripé qui révélait son ambition, car le tissu nuancé, souple et mat devait être au-dessus des moyens ordinaires d'un cadre du Parti radical. Il avait dû s'endetter pour se l'offrir, sans commettre pour autant l'erreur de traiter trop bien ce vêtement stratégique.

On en était venu au fromage. Personne n'avait, ni applaudi, ni célébré le repas un peu lourd. Carrol se faisait découper une fine tranche de tous les fromages de chèvre qui s'amassaient sur le plateau. Son vis-à-vis, sans se soucier des conventions gastronomiques, avait carré dans sa bouche

un imposant cigare qui le rendait encore plus beau. Il débordait d'énergie et d'autorité. Carrol qui avait été député et Secrétaire général du parti, marquait le pas devant lui, comme frappé par une autorité naissante. Il le connaissait de longue date mais mal, il découvrait un homme en train de prendre ses grades dans la hiérarchie du pouvoir. Mon regard allait de l'un à l'autre. Sans le savoir, moi qui le voyais pour la première fois, j'assistais à la véritable naissance d'Albert Montalban.

Il y avait eu des élections en Belgique le mois précédent, mais les résultats restaient incertains et contradictoires – ce que les journaux, eux-mêmes perplexes, appelaient la sagesse d'un électorat partagé. Les partis gagnants avaient un mal fou à s'entendre pour mettre au point un équilibre gouvernemental. Certains attendaient depuis si longtemps une place au soleil qu'ils préféreraient encore rester dans l'opposition, plutôt que de se contenter de la Marine marchande ou de la Fonction publique. Le ministère de la Culture, notamment, suscitait des moues dubitatives.

Montalban l'avait bien compris.

Il n'était pas sur la liste des ministrables (il avait perdu du temps, comme bien des hommes de talent, à faire pardonner ses supériorités dans les choses de l'esprit en accomplissant les tâches les plus subalternes), mais à quarante-six ou quarante-sept ans, il sentait que ses piaffements étaient devenus admissibles.

Subitement les dernières pièces du puzzle avaient trouvé leur place, pour former un gouvernement. Il s'était présenté

un grand avocat radical qui acceptait le poste de ministre de la Culture. Bien entendu ses occupations nombreuses ne lui permettraient pas de consacrer beaucoup de temps à ses fonctions. Mais les affaires culturelles ne seraient pas trop mal défendues, puisque Albert Montalban venait d'être choisi comme directeur de cabinet.

Rien n'était plus éloigné du style de Montalban que de rayonner en pensant à sa nomination tardive. Mais à sa façon de commander et de refuser un plat, de fumer avant le café, de rire sans raison précise, il sautait aux yeux qu'il tirait déjà des conclusions pratiques de ce poste qu'il occuperait à partir du mois de septembre.

Montalban lisait beaucoup par devoir, mais jamais rien par plaisir. Il avait néanmoins entendu parler de romans policiers écrits par un auteur espagnol nommé aussi Montalban. Cent fois on lui avait demandé : *Vous êtes de la famille de l'écrivain ?* Ceux qui posaient cette question pouvaient courir ensuite pour obtenir un regard. Montalban n'était l'homonyme de personne. Il considérait à bon droit qu'il était le seul véritable Montalban et qu'il fallait nasaliser la fin de son nom pour en tirer l'harmonique parfaite.

Durant cet interminable repas, j'avais compté pour peu de choses. L'attention que l'homme aux cheveux de cuivre m'avait portée, aux rares moments où j'avais ouvert la bouche, semblait tout au plus objective. Il ne m'avait pas adressé la parole une seule fois durant cette conversation pleine d'idées vagues et de lucioles. Juste, à un moment, tandis que je goûtais le Gigondas, il m'avait jeté un regard lourd. Je n'aurais jamais cru que notre rencontre estivale aurait une suite. D'ailleurs Montalban n'avait pas la tête d'un homme qu'on revoit.

L'automne était revenu. J'ai retrouvé ma chambre et mon vide. Je m'enfonçais dans le temps, en emportant avec moi, comme un roi païen qu'on ensevelit avec ses trésors, les cadavres de mes poèmes inachevés.

La musique me servait de refuge.

Parfois, j'avais un peu peur de ce qui m'attendait. Un des chocs de mon enfance avait été ce reportage montrant un astronaute soviétique dont la capsule s'était arrachée à l'attraction terrestre et qui avait poussé un cri de terreur en comprenant qu'il était aspiré sans rémission par les espaces infinis. De la terre, les techniciens lui expliquaient avec ménagement le mode d'emploi de son comprimé de cyanure. J'étais cet homme, mais je ne me résignais pas à ma perte.

Et puis un jour, Jean-Pierre Carrol m'a donné une fois encore la preuve de son amitié.

Répandu raide et froid, à même la moquette, un coussin sous la nuque, et les yeux fixés au ciel à travers le plafond vitré, incapable d'un effort, d'un mouvement, d'un spasme, j'étais en train d'écouter pour la troisième fois le *Requiem* de Fauré. À supposer une subite fin du monde, combien de temps après la disparition de l'espèce humaine, qui avait compté dans ses membres Blaise Pascal et mon oncle Marcus (considérés comme deux extrêmes de la chaîne intellectuelle) retentirait encore cet air sublime sous un ciel sourd ?

Sur ce bruit de fond métaphysique est venu se plaquer, après une brève sonnerie, le message-annonce de mon répondeur. J'ai entendu la diction très pure d'une voix de femme qui déclarait que nous étions absents, qu'il fallait parler après le signal sonore, qu'on rappellerait. Et aussitôt après, la voix dynamique et chantonnante de Jean-Pierre Carrol :

« Bonjour Diane, bonjour Luc. C'est Jean-Pierre Carrol à l'appareil. Je sors du bureau de notre ami Montalban, qui comme tu le sais, vient de prendre ses fonctions de directeur de cabinet du ministre de la Culture. Nous partageâmes une bouteille de Chassagne-Montrachet et nous évoquâmes notre dernière rencontre en ta compagnie lors du congrès d'Avignon. Il m'a fait très justement remarquer que tu n'avais pas donné jusqu'ici de suite à son offre. Je me suis permis de lui dire que tu serais heureux de l'appeler pour évoquer le principe de ta collaboration sur des dossiers juridiques et sociaux. Si vous tombez d'accord, ça te donnera des loisirs pour écrire le grand roman réaliste que nous attendons. Amitiés à tous. Jean-Pierre »

Après ce coup de fil stupéfiant, j'ai rejeté les coussins et je me suis relevé. Tout à coup la moquette me paraissait trop dure, et Fauré trop joyeux. Montalban ne m'avait fait aucune offre. Pourquoi Jean-Pierre Carrol, cet ami de toujours, cet homme digne des Romains, me mettait-il sur de tels rails ? Il devait bien se douter que je m'en moquais un peu, des dossiers juridiques et sociaux !

J'aurais voulu avoir l'avis de la femme nommée Diane. Son bon sens surclassait le mien. Mais ni ce jour-là, ni les trois suivants, elle n'est rentrée au domicile. Pour finir, cédant à la curiosité, j'ai fini par appeler le numéro du cabinet, trouvé dans l'annuaire.

Cinq minutes plus tard, une adjointe d'adjointe me proposait un rendez-vous pour le lendemain matin. Rapidité hors normes. Je n'en revenais pas.

Quand je suis entré dans son bureau, Montalban s'est écrié, sans me regarder en face :

- Mon grand ami Luc ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

J'étais un peu soufflé. Avais-je mal compris ? Ne m'avait-il pas demandé de venir ? Je ne connaissais pas encore une de ses malices favorites : transformer toujours autrui en solliciteur. J'ai donc biaisé :

- J'ai conservé un si bon souvenir de notre rencontre sous les arbres. Notre conversation, le vin, les cigares. J'avais envie de garder le contact – évidemment j'attendais que tu aies rodé tes nouvelles fonctions pour te faire signe.

- C'est une excellente initiative ! a répondu Montalban sans rire, et j'ai pensé que je venais de marquer un point.

Montalban, à près de cinquante ans, commençait une carrière fulgurante. Professeur de psychologie, conseiller médiatique de plusieurs ministres, il donnait une impression d'aisance et de sagesse. Sage, Montalban ? C'était un lion. Le dernier lion de Belgique. Il attendait qu'on entrouvre sa cage, c'est tout. Tenant enfin quelques lambeaux de pouvoir, il fit le pari de ne plus jamais revenir en arrière. Chaque jour, chaque geste devaient être irréparables. Plus tard, je le connaissais brutal et désespéré. Plus tard encore, je quitterais enfin la Belgique, proprement terrorisé, et pour lui, ce serait le terminus dans le parking, les impacts de balle, la cervelle répandue sur le dossier en cuir de la Jaguar. Mais tout cela était encore invisible dans les astres, en cet automne de 1997.